

Pour une littérature comparée différentielle et située. La traduction, outil pour construire les comparables¹

Myriam Suchet, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Centre d'études québécoises

Résumé

On peut qualifier de « différentielle » une littérature comparée qui travaille à révéler les différences non seulement entre des entités tenues pour distinctes mais encore au sein de chacune d'entre elles. Cet article propose d'utiliser la pratique de la traduction et la notion d'*ethos* pour construire les comparables de manière à résister à la logique du même. Admettre que toute énonciation en « je » constitue une mise en scène de soi dans et par le discours entraîne, en effet, à modifier la conception homogénéisante de l'identité comme celle de l'altérité. Nous prendrons appui sur *La Québécoise* de Régine Robin et sa version traduite par Phyllis Aronoff pour illustrer cette proposition, qui rejoint les initiatives contemporaines des comparatistes à Montréal. En réengageant l'Université dans la cité, la crise étudiante de 2012 invitait la littérature comparée à prendre appui sur ses compétences spécifiques — notamment sa réflexion sur le rapport à l'altérité — pour assumer ses responsabilités sociales.

Mots-clés

Littérature comparée, traduction, *La Québécoise*, Régine Robin

➤ Pour citer cet article :

Suchet, Myriam. 2018. « Pour une littérature comparée différentielle et située. La traduction, outil pour construire les comparables ». *Zizanie*, dossier « Mondialisme et littérature », sous la dir. de Simon Harel et Marie-Christine Lambert-Perreault, vol. 2, no 1 (automne), p. 4-17. En ligne. <https://www.zizanie.ca/pour-une-litterature-comparee-differentielle-et-situee.html>.

¹ Ce texte a été rédigé à l'occasion du colloque *Mondialisme et littérature* qui s'est tenu au Palais des congrès de Montréal en 2012, dans le cadre du 80^e Congrès de l'Acfas.

Les choses qu'on ne compare pas à d'autres sont toujours sans valeur en soi, elles demeurent solitaires et incompréhensibles dans un espace froid, irréel. Elles n'incitent ni à la critique ni à l'approbation ; elles n'engagent pas, elles ne produisent aucun effet ; tout bonnement, elles ne sont pas comparables.

(Zorn, 1979, p. 43)

Introduction : comment peut-on être comparatiste ?

S'il est vrai que la littérature comparée a toujours connu des crises (Weisstein, 1984), elle semble aujourd'hui atteinte dans son principe même, qui est la comparaison². À l'heure où l'on se préoccupe de la mondialisation, n'est-il pas de bon ton d'affirmer que les cultures sont *incomparables*, les différences qui les séparent, *incommensurables* et leurs formes d'expression, radicalement *intraduisibles*³ ? Tout se passe comme si la volonté, fort louable au demeurant, de décentrer le vieil Occident et de « provincialiser l'Europe » (Chakrabarty, 2000) conduisait à se demander non plus « comment peut-on être Persan », mais « comment peut-on être... comparatiste » ! Il faut bien reconnaître que la littérature comparée n'a pas toujours échappé à la tentation de réduire l'autre au même, ni à celle de hiérarchiser les œuvres en fonction d'une axiologie partielle. Susan Sniader Lanser rappelle que la formation de la discipline, depuis la *Weltliteratur* de Goethe jusqu'à l'exil de Spitzer à Istanbul, n'est pas dissociable d'un contexte sociohistorique largement dominé par la politique des États-nations européens : « Comparatism grew up in an era of imperialist nationalism which some comparatists hoped to combat by affirming a transnational spirit in the human sciences » (Sniader Lanser, 1994, p. 289). Il y est donc véritablement nécessaire de repenser l'agenda de la littérature comparée. Comparons-nous pour trouver le même ou pour révéler des différences ? Sommes-nous à la recherche d'invariants ou de contrastes (Docherty, 2006, p. 32 et Miner, 1987, p. 137) ? En demandant ce que « veut dire être comparatiste à Montréal aujourd'hui », le dossier « Mondialisme et littérature » invite à la fois à dresser un état des lieux et à imaginer des perspectives pour demain.

² Pour un tour d'horizon, je me permets de renvoyer à une étude antérieure, « Traduire du français au français : proposition pour un *comparatisme différentiel* », disponible en ligne sur le site du Laboratoire de recherche sur les œuvres hypermédiatiques NT2 : <http://nt2.uqam.ca/fr/cahiers-virtuels/article/traduire-du-francais-au-francais-proposition-pour-un-comparatisme>.

³ On pourrait citer à titre d'exemple n'importe quel texte d'Homi K. Bhabha, depuis *Nation and Narration* (1990) jusqu'à *The Location of Culture* (2004). Voici un exemple en traduction française : « les différences culturelles ne peuvent pas être intégrées à un cadre universaliste. Des cultures différentes, la différence des pratiques culturelles, la différence des processus de construction des cultures au sein de différents groupes instituent en elles et entre elles une *incommensurabilité* » (Bhabha, 2006, s. p.).

Au moment où je prononçais ces mots en avril 2012, le Printemps ébale en efflorescence entraînait avec lui nombre d'expérimentations enthousiasmantes et dignes de servir de modèle pour une littérature comparée de demain : le séminaire *Arrêts sur la grève*⁴ du Département de littérature comparée de l'Université de Montréal (devenu depuis le Département de littératures et de langues du monde) proposait de réfléchir aux stratégies d'occupation de l'espace public en ouvrant le débat au-delà des cercles académiques, le collectif *Translating the printemps érable*⁵ faisait de la traduction un outil de rassemblement et une arme politique, le colloque-événement *Trajectoires Montréal*⁶ rassemblait des experts du domaine des arts, des lettres et des sciences humaines (universitaires, praticiens, créateurs et professionnels)... C'est précisément parce qu'il m'importe d'envisager et de pratiquer mon travail d'analyse littéraire comme une forme d'action que je m'efforce d'opérer un comparatisme « différentiel » qui fraye des voies à des troisièmes termes insoupçonnés y compris au cœur du plus familier (Heidmann, 2005, p. 109).

Je commencerai par exposer la fonction que peut jouer la traduction dans l'élaboration de ce comparatisme différentiel. Dans un deuxième temps, je m'efforcerai d'illustrer cette hypothèse par une lecture croisée d'un extrait de *La Québécoise* de Régine Robin et de la version traduite par Phyllis Aronoff sous le titre *The Wanderer*. Je reviendrai enfin sur le paradigme de la traduction pour basculer du plan de « la langue » à celui de l'énonciation et introduire la notion d'*ethos*. Empruntée à la rhétorique antique, cette notion permet de caractériser l'instance d'énonciation spécifique du texte tout en invitant l'analyste à faire retour sur sa propre posture de comparatiste.

La tâche du traducteur ou la construction des comparables

Même s'il est possible de considérer qu'une comparaison implique toujours un troisième terme, un *tertium comparationis* (Chang, 1997, p. 5), c'est en vertu de leurs différences et non de leurs similitudes que deux entités sont rapprochées : comparer deux objets identiques ne viendrait à l'esprit de personne... Il est donc absurde de condamner le principe de la comparaison en lui-même. Les comparatistes soucieux de déontologie se confrontent donc moins à la question de savoir s'il faut comparer ou non qu'à celle de savoir *comment* comparer. Pas plus qu'elle n'est bonne ou mauvaise en elle-même, une comparaison n'est jamais donnée : c'est une construction qui s'élabore en fonction d'un protocole et d'une finalité (Zima, 2000, p. 27). Or il existe des manières plus ou moins défendables de construire les comparables. Je qualifie de « différentielle » une comparaison qui travaille à révéler les différences non seulement entre des entités tenues pour distinctes mais encore au sein de chacune d'entre elles. C'est là qu'il me semble utile de faire intervenir la traduction — mais non sans précautions.

⁴ URL : <http://www.arretsurlagreve.info/Accueil.html> (lien inactif).

⁵ URL : <http://www.quebecprotest.com/> (lien inactif).

⁶ URL : <http://trajectoiresmtl.tumblr.com/> (lien inactif).

Tandis que la littérature comparée semble en perte de vitesse, le domaine de la traductologie est en pleine expansion. Emily Apter, qui s'intéresse aux deux domaines, constate : « In this time of economic downturn and the humanities' consequent vulnerability, translation studies (and the translational paradigm) emerge as a workable rallying point » (2010, p. 50). La montée en puissance du paradigme de la traduction se mesure au nombre croissant de colloques organisés sur ce thème dans l'ensemble des sciences humaines et sociales⁷. La traduction dont il est question, cependant, est presque exclusivement métaphorique. Homi Bhabha affirme ainsi utiliser le terme « non au sens linguistique strict qui est le sien dans une expression comme "livre traduit en français depuis l'anglais", mais comme motif ou trope » (Bhabha, 2006, s. p.). Cet emploi métaphorique de la notion de traduction peut sans doute être heuristique. Il me semble cependant comporter un risque, dans la mesure où il fait l'économie d'un examen critique des représentations sous-jacentes à la traduction⁸. On se représente en effet volontiers la traduction comme un passage d'une langue source à une langue cible, ou encore comme un transfert linguistique par lequel une information x serait traduite d'une langue A à une langue B. La rémanence de la figure du pont témoigne de cette conception de la traduction, qu'on imagine « favorise[r] la compréhension entre les peuples et la coopération entre les nations⁹ ».

Comment ne pas voir, pourtant, qu'une telle figure risque de maintenir, sinon de créer, les distinctions qu'elle prétend aider à surmonter ? On ne traduit pas simplement parce qu'il existe des langues différentes, mais aussi pour préserver leur distinction. Comme l'écrit Sherry Simon dans *Traverser Montréal* (ici dans la traduction de Pierrot Lambert) : « la traduction est normalement une forme de régulation. Elle permet l'échange et l'intercompréhension, tout en maintenant une séparation des langues » (Simon, 2008, p. 31). La séparation opérée par la traduction produit chaque langue comme une entité autonome et homogène, le plus souvent calquée sur les frontières d'un État-nation. Aux deux pôles du transfert, la langue source et la langue cible sont supposées aussi distinctes que les deux rives d'un fleuve. Naoki Sakai appelle « schéma de configuration » cette modélisation déshistoricisante et homogénéisante de l'acte de traduire. En rabattant la temporalité disruptive de la traduction sur le plan spatial, on s'interdit d'observer les hétérogénéités constitutives des langues et des énonciations. Or ce point reste aveugle dans une conception métaphorique de la traduction. Cela explique peut-être les critiques formulées par Louis-Jean Amselle à l'encontre de l'hybridité prônée par Bhabha, peut-être condamnée à partir « du postulat de l'existence d'entités culturelles discrètes nommées *cultures* » (Amselle, 2001,

⁷ Parmi de nombreux autres exemples, deux colloques ont eu lieu en 2010, l'un à Paris (FMSH et EHESS) sous le titre *La traduction/la transmissibilité et la communication transculturelle dans les sciences sociales*, l'autre à l'Université d'Urbana-Champaign (Illinois) : *Paradigmes en mutation : du rôle transformateur de la traduction pour les sciences humaines*.

⁸ Pour une position encore plus critique, cf. Trivedi, 2005.

⁹ D'après la « Recommandation sur la protection juridique des traducteurs... », Unesco, http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=13089&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html.

p. 22) parce qu'elle se fonde sur un impensé de la traduction, qui postule lui aussi l'existence de langues conçues comme des entités discrètes.

L'une des manières de sortir la traduction du « schéma de configuration » diagnostiqué par Naoki Sakai consiste à revenir à la pratique de la traduction et à l'observation de traductions effectives — en se gardant bien de les substituer aux textes de départ ou de les considérer comme de pâles reflets d'un « Original » fantasmé. Comme l'explique Ute Heidmann :

On peut donc comparer deux textes dans un rapport non hiérarchique à condition de les considérer chacun comme une énonciation singulière qui construit ses effets de sens en se liant de façon significative à son propre contexte socioculturel et linguistique. Autrement dit, si nous voulons véritablement comparer un texte avec sa traduction, et non seulement les traductions d'un même texte entre elles, nous devons concevoir et prouver l'hypothèse selon laquelle la traduction littéraire possède une liberté que l'on pourrait appeler une liberté de variation discursive (2005, p. 109).

Pour ma part, je me figure la comparaison entre textes de départ et textes traduits sur le mode du *montage* à la manière de *Mnemosyne*, l'étonnant *Atlas d'images* d'Aby Warburg (Huberman, 2002, p. 474). Le dispositif de Warburg se compose d'environ soixante-dix écrans de drap noir sur lesquels sont disposées plus d'un millier de photographies. Certaines sont des représentations d'œuvres connues — sculptures, peintures, monuments — d'autres sont des instantanés de la vie quotidienne, d'autres encore sont des clichés ethnographiques. On y trouve aussi des encarts publicitaires, quelques timbres et des coupures de presse.



Mnemosyne, le montage selon Aby Warburg

C'est le fond noir qui m'intéresse tout particulièrement dans ma tentative d'élaboration d'un comparatisme différentiel. À mes yeux, c'est lui qui permet d'opérer des rapprochements entre des objets aussi hétéroclites que ceux choisis par Warburg sans pourtant annuler leurs différences. En somme, le drap noir de *Mnemosyne* est l'inverse de l'« espace froid, irréel » évoqué par Fritz Zorn dans la citation placée en exergue. Il offre l'espace où la comparaison peut faire jaillir des étincelles, quoiqu'en pensent les surréalistes¹⁰. Voyons ce que cela peut donner à l'aide d'un exemple.

La Québécoise, ou l'hétérolinguisme vu par le détour de la (pseudo)traduction

Les comparatistes d'aujourd'hui ne peuvent manquer de rencontrer des textes littéraires qui mettent en œuvre simultanément plusieurs langues différentes. De tels textes existaient bien avant l'ère dite mondialisée, mais ils sont récemment devenus des objets d'analyse privilégiés (Buzelin, 2006, p. 92 et Mehrez, 1992, p. 121). Toute une constellation de termes est apparue pour les désigner : Lise Gauvin parle d'écriture « à la croisée des langues » (1997), Catherine Leclerc de « langues en partage » (2011), Sherry Simon de « trafic des langues » (1994). Le néologisme « hétérolinguisme » apparaît simultanément dans deux ouvrages publiés en 1997 : un livre de Rainier Grutman tiré de sa thèse de doctorat, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, et le livre de Naoki Sakai mentionné plus haut, *Translation and Subjectivity*. Rainier Grutman définit l'*hétérolinguisme* comme « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale » (Grutman, 1997, p. 37). De son côté, Sakai oppose deux régimes (ou modes) de traduction : d'une part, le régime homolingue qui envisage la traduction comme une forme transparente de communication et aplanit les différences en les spatialisant dans la figure du pont et, d'autre part, le régime hétérolingue qui restitue sa dimension temporelle à la traduction et résiste à la tentation d'homogénéiser les langues et les communautés linguistiques (Sakai, 1997, p. 8). Je propose pour ma part de redéfinir l'hétérolinguisme comme « la mise en scène d'une langue comme plus ou moins étrangère le long d'un continuum d'altérité construit dans et par un discours (ou un texte) donné » (Suchet, 2014, p. 19). À mes yeux, les textes hétérolingues ne constituent pas des hapax, mais des miroirs grossissants qui montrent de manière spectaculaire les négociations permanentes dans la fabrication des identités linguistiques.

¹⁰ Pour André Breton : « C'est du rapprochement en quelque sorte fortuit entre deux termes qu'a jailli une lumière particulière, lumière de l'image, à laquelle nous nous montrons particulièrement sensibles. La valeur de l'image dépend de la beauté de l'étincelle obtenue ; elle est, par conséquent, fonction de la différence de potentiel entre les deux conducteurs. Lorsque cette différence existe à peine, comme dans la comparaison, l'étincelle ne se produit pas » (1985 [1924 et 1930], p. 49). D'après Michel Serres pourtant, « le comparatisme joue par courts-circuits, et comme on voit dans l'électricité, ils produisent des étincelles éblouissantes » (1994, p. 106).

Ce n'est assurément pas un hasard si nombre de théories relatives à l'hétérolinguisme se sont développées au Québec. De nombreux textes littéraires québécois, en effet, interrogent les enjeux liés à « la langue », par exemple *La Québécoise* de Régine Robin, paru en 1993 chez XYZ. D'après Sherry Simon, « la langue française n'est pas malmenée dans *La Québécoise* », car « Robin ne cherche pas à actionner les spécificités des langues étrangères », préférant « jouer de l'inter-référence qui ne laisse pas de trace dans la langue d'écriture » (1994, p. 144). On peut cependant penser que « la logique de l'intraduisible » finement analysée par Sherry Simon se trouve déjouée par moments, lorsque des jeux de pseudo-traduction portent des coups de butoir contre les frontières de « la langue ». On trouve un cas particulièrement révélateur à la page 63 :

— No trespassing — ne trépassiez pas — Pascal supplies, supplices de Tentale, pale ale, le pale « Le trum amoche » — le trou à Moshe, babi yar, amochés le trou — noir — la rage — l'ai-je vraiment quitté ? [...] Depuis toujours nous sommes des errants. Immerrants. Immergés. Immer toujours. Himmel le ciel (Robin, 1993, p. 63).

La pseudo-traduction de « no trespassing » (« entrée interdite ») par « ne trépassiez pas » mime le passage de l'anglais au français par-delà la frontière typographique du tiret. Si les territoires respectifs aux deux langues restent distincts, le jeu de mots transgresse l'interdiction de franchir le seuil. La ligne de démarcation semble donc exhibée pour mieux être subvertie. À droite et à gauche du tiret, le français et l'anglais ne s'opposent pas comme dans une édition bilingue : loin d'être redondants, les deux codes se répondent par-delà la frontière linguistique. L'appartenance linguistique des mots devient de plus en plus incertaine dans la suite de l'extrait : « Immerrants » est à cheval entre l'allemand « Immer » (« toujours ») et le français « errants ». Une telle configuration invite à repenser ce qu'on appelle traduire : il ne peut pas s'agir de passer d'une langue à une autre comme on traverse un pont, car aucune langue ne semble assez stable pour servir de rive à un pont ! La version anglaise réalisée par Phyllis Aronoff confirme cette hypothèse :

No trespassing — no passing away — Pascal supplies — supplications — tantalizations — palpitations — pale ale — the Pale — *t'chum hamoishev* — a room for Moische — Moische's pit — Babi yar — black hole — rage. Have I really left it? [...] We have always been wanderers. Immer. Always. Himmel the sky (Robin/Aronoff, 1997, p. 47).

On constate immédiatement que les langues de départ ne sont pas « passées » dans la langue d'arrivée. Loin d'opérer une opération de transfert, la traduction négocie autrement la mise en scène de la différence des langues. L'apparition de l'italique modifie visuellement cette scénographie sans pourtant altérer son principe. L'anglais se dédouble et se répond à lui-même de part et d'autre d'un tiret qui ne marque plus une frontière inter-linguistique mais une ligne de démarcation interne. L'anglais n'est d'ailleurs pas la seule langue de cette version traduite : on peut lire certains segments en allemand (« Immer »), en français (« supplication », « palpitation ») en québécois (« *t'chum* ») et en hébreu translittéré (« ha-Moishev »).

La traductrice revendique, dans la préface de la version anglaise, le choix de *ne pas traduire* nombre de passages : « *The Wanderer* contains a surprising amount of French for a book translated *from* French. Readers who live in that city [Montreal] may find nothing strange about this: they are to some extent already living between languages » (Robin/Aronoff, 1997, p. viii). Montréal est en effet le lieu d'édition des deux textes de départ et d'arrivée. La situation sociolinguistique particulière de la ville souligne le caractère problématique des assignations de frontières linguistiques. On peut donc interpréter le « between » qu'évoque Aronoff dans un sens beaucoup plus dérangent que l'« inter-référence » analysée par Sherry Simon : c'est une zone d'indistinction qui s'invite au-dedans de chacune des langues et non un espace intermédiaire soigneusement délimité par deux entités linguistiques stables et autonomes. Ceci n'est, bien sûr, qu'une interprétation : un texte comme *La Québécoise* ne construit pas un discours sur « la langue » qui se laisserait isoler comme un métadiscours ou totaliser comme un essai de linguistique. On peut considérer qu'il produit un *imaginaire hétérolingue*. Cet imaginaire n'invente pas une autre langue : il imagine la langue autrement.

Portrait du traducteur en porte-parole et du sujet d'énonciation comme un autre

L'imaginaire hétérolingue, brièvement entrevu dans la courte analyse ci-dessus, invite à faire l'hypothèse que la traduction fonctionne comme *une opération de ré-énonciation par laquelle un énonciateur se substitue à une instance d'énonciation antérieure pour parler ou écrire en son nom dans une langue considérée comme différente*. Cette hypothèse diffère de celle qui assimile la traduction à une forme de discours rapporté (Mossop, 1983 et 2007 ; Folkart, 1991 et Taivalkoski-Shilov, 2006) dans la mesure où le rapporteur reste l'auteur de son dire tandis que le substitut n'apparaît jamais comme une personne de l'interlocution. Dépossédé d'un « je » propre, le traducteur ressemble en effet moins à un rapporteur qu'à un acteur incarnant un rôle ou, mieux encore, à un porte-parole. L'opération traduisante ne serait donc pas une addition du type [énonciateur¹ + énonciateur² (ou rapporteur)] mais une division [énonciateur^{1/2}], par laquelle un énonciateur parle (ou écrit) *en tant qu'autre*.

Si l'on accepte cette hypothèse, le rapprochement d'un texte de départ et d'un texte traduit pose la question du mode de relation entre l'énonciation première et l'énonciation seconde avant même d'interroger les choix de traduction en langue. L'enjeu premier devient celui des postures de sur- ou de sous-énonciation (Rabatel, 2004) qui règlent la distance entre la nouvelle instance d'énonciation et l'énonciation antérieure. L'éventail des possibles s'ouvre alors largement : loin des dichotomies du type respect/infidélité, *foreignizing/domesticating*, etc., il devient possible d'observer un grand nombre de modes de relation entre les énonciations. L'ancienne notion rhétorique d'*ethos* peut servir à caractériser la posture de cette instance d'énonciation propre à un texte traduit. Dans la lignée d'Aristote, j'entends par *ethos* le caractère que construit un énonciateur par sa manière de parler — et non un positionnement dans le champ social antérieur à l'écrit ou à la prise de

parole (Gouanvic, 2001). Pour reprendre les termes de Dominique Maingueneau :

Ce que l'orateur prétend être, il le donne à entendre et à voir : il ne dit pas qu'il est simple et honnête, il le montre à travers sa manière de s'exprimer. L'èthos est ainsi attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel », appréhendé indépendamment de sa prestation oratoire : c'est donc le sujet d'énonciation en tant qu'il est en train d'énoncer qui est ici en jeu (1993, p. 137-138).

Il s'agit donc d'un *ethos* discursif et non référentiel, qui apparaît dans l'énonciation mais pas nécessairement sur le plan des énoncés. L'hétérolinguisme peut servir d'indice dans ce travail de caractérisation : la manière dont il est reconduit, escamoté ou amplifié donne une bonne idée du rapport que l'instance d'une traduction entretient avec l'énonciation antérieure. Dans le cas de *La Québécoise/The Wanderer*, on observe un effet d'entraînement : non seulement l'hétérolinguisme n'est pas effacé, mais il donne naissance à de nouvelles formes comme « *t'chum hamoishev* — a room for Moische ». Les lecteurs du seul texte d'arrivée ne peuvent pas savoir, bien entendu, ce qui relève de la nouvelle énonciation et ce qui est repris de l'énonciation antérieure. Ils se trouvent donc confrontés à un pacte de lecture similaire à celui proposé par le texte de départ. On peut dire de cette instance d'énonciation qui prolonge le pacte de lecture hétérolingue dans la traduction qu'elle construit un *ethos* d'avatar. La tradition indienne de la traduction répertorie une pratique de transcréation qui se fonde sur l'idée de réincarnation du texte de départ : « Transcreation in this context is a sort of rebirth or incarnation (Avatar) of the original work » (Gopinathan, 2002, s. p.). Nous empruntons à Gopinathan le terme d'avatar, mais en le déplaçant pour désigner le responsable de l'énonciation d'un texte traduit lorsque celui-ci semble prolonger la vie d'un texte hétérolingue.

Envisagée en termes d'*ethos*, la traduction voit la question du rapport à l'altérité se poser en d'autres termes. Il lui faut, semble-t-il, bien davantage que de « recevoir l'Autre en tant qu'Autre » (Berman, 1999, p. 74) ou de reconnaître l'Autre comme un *alter ego*. Comme l'explique François Ost, la « conception de l'autre comme alter ego est encore une position définie à partir de l'ego : l'autre est un autre moi-même » alors que « poser le soi-même *comme un autre* [fait] passer la différence au sein du "soi" lui-même » (2009, p. 284). La proposition peut sembler paradoxale ou abstraite, mais elle s'éclaire dès lors qu'on bascule du plan de « la langue » à celui de l'énonciation. Dire « je », c'est toujours déjà me mettre en scène par le discours et donc proposer une représentation d'un « moi » qui n'est, de ce fait, plus tout à fait « même » : un « moi/même », en quelque sorte, où une étrange barre oblique remplace l'évidence du trait d'union. Comme le rappelle Linda Alcoff :

in speaking for myself, I am also representing myself in a certain way, as occupying a specific subject-position, having certain characteristics and not others, and so on. In speaking for myself, I (momentarily) create my self — just as much as when I speak for

others I create their selves — in the sense that I create a public, discursive self, which will in most cases have an effect on the self experienced as interiority. [...] The point is that a kind of representation occurs in all cases of speaking for, whether I am speaking for myself or for others, that this representation is never a simple act of discovery, and that it will most likely have an impact on the individual so represented (1991-1992, p. 10).

Il y a donc toujours une distance, un écart qui « me » sépare de « je » quand je dis « je ». La mise en évidence de cette non-coïncidence avec soi-même concerne directement la littérature comparée, car, comme le rappelle Daniel-Henri Pageaux, « la question de l'altérité est constitutive de la discipline ; elle lui est même consubstantielle » (2005, s. p.).

Conclusion : de l'*ethos* en traduction à l'éthique comparatiste

On ne peut que tomber d'accord avec Marcel Detienne lorsqu'il affirme : « Il y a une valeur éthique de l'activité comparatiste que je veux défendre. C'est qu'elle invite à mettre en perspective les valeurs et les choix de la société à laquelle on appartient » (2000, p. 59)¹¹. La notion d'*ethos* me semble pouvoir servir de pivot. Envisagée d'un point de vue discursif, elle restitue au texte traduit son instance d'énonciation trop souvent escamotée. Elle permet, plus largement, de mettre en évidence l'hétérogénéité constitutive du tout sujet qui se donne en représentation dans et par le discours. Par-delà les textes analysés, l'*ethos* nous invite à penser nos propres postures en tant que chercheuses et chercheurs comparatistes. Ces postures concernent à la fois la relation que nous entretenons avec nos sujets d'étude, notre manière de construire les comparables, et l'articulation entre nos travaux de recherches et nos pratiques sociales et citoyennes. Une littérature comparée différentielle se doit, me semble-t-il, d'être aussi *située*, c'est-à-dire s'efforcer d'embrayer la recherche, de trouver les points d'impacts entre l'Université et la cité.

Tandis que je révise la version écrite de ce texte, en juin 2018, la France semble répondre en écho au Printemps érable : les Universités se mobilisent pour défendre le principe d'une éducation supérieure et d'une recherche libre, gratuite et ouverte. On imagine des Universités buissonnières, volantes, interstitielles. Puisse la pensée-pratique d'un comparatisme différentiel nous permettre d'outiller ces imaginaires avec suffisamment de puissance pour contrer les forces centripètes qui traduisent les différences en écarts et cherchent à les résorber dans la logique dominante du même.

¹¹ Sur l'engagement du comparatiste, voir aussi Mariano, 1979 ; Coste, 2006 et Moura, 2010.

BIBLIOGRAPHIE

- Alcoff, Linda. 1991-1992. « The Problem of Speaking for Others ». *Cultural Critique*, vol. 20 (hiver), p. 5-32.
- Amselle, Jean-Loup. 2001. *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion, 265 p.
- Apter, Emily. 2010. « Philosophical Translation and Untranslatability: Translation as Critical Pedagogy ». *Profession*, p. 50-63.
- Berman, Antoine. 1999. *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*. Paris : Seuil. Coll. « L'ordre philosophique », 141 p.
- Bhabha, Homi K. 1990. *Nation and Narration*. New York : Routledge, 352 p.
- . 2004. *The Location of Culture*. New York : Routledge, 440 p.
- . 2006. « Le tiers-espace. Entretien avec Jonathan Rutherford ». Trad. de l'anglais par Christophe Degoutin et Jérôme Vidal. *Multitudes*, no 26. En ligne. <http://multitudes.samizdat.net/Le-Tiers-espace-Entretien-avec> (lien inactif).
- Breton, André. 1985 [1924 et 1930]. *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard. Coll. « Folio », 173 p.
- Buzelin, Hélène. 2006. « Traduire l'hybridité littéraire. Réflexions à partir du roman de Samuel Selvon : *The Lonely Londoners* ». *Target*, vol. 18, no 1, p. 91-119.
- Chakrabarty, Dipesh. 2000. *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton : Princeton University Press, 301 p.
- . 2009. *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*. Trad. de l'anglais par Olivier Ruchet et Nicolas Vieillescazes. Paris : Éditions Amsterdam, 381 p.
- Chang, Ruth. 1997. *Incommensurability, Incomparability and Practical Reason*. Cambridge : Harvard University Press, 303 p.
- Coste, Didier. 2006. « Les universaux face à la mondialisation : une aporie comparatiste ? ». *Vox Poetica*. En ligne. <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/coste.html>.
- Detienne, Marcel. 2000. *Comparer l'incomparable*. Paris : Seuil. Coll. « Librairie du XX^e siècle », 144 p.
- Docherty, Thomas. 2006. « Without and Beyond Compare ». *Comparative Critical Studies*, vol 3, no 1, p. 25-35.
- Folkart, Barbara. 1991. *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Québec : Éditions Balzac. Coll. « Univers des discours », 482 p.
- Gauvin, Lise et Djebbar, Assia. 1997. *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*. Paris : Karthala, 182 p.
- Gopinathan, G. 2002. « Translation, Transcreation and Culture: The Evolving Theories of Translation in Hindi and Other Modern Languages ». Dans

- Translations and Translation Theories East and West*. Sous la dir. de Theo Hermans et William Radice. En ligne. <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/summary?doi=10.1.1.494.7695>.
- Gouanvic, Jean-Marc. 2001. « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures ». *TTR*, vol. 14, no 2, p. 31-47.
- Grutman, Rainier. 1997. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Québec : Fides, 224 p.
- Heidmann, Ute. 2005. « Comparatisme différentiel et analyse de discours. La comparaison différentielle comme méthode ». Dans *Sciences du texte en analyse de discours*. Sous la dir. de Jean-Michel Adam et Ute Heidmann. Genève : Slatkine Erudition, p. 99-118.
- Huberman, Didi. 2002. *L'image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*. Paris : Éditions de Minuit, 592 p.
- Leclerc, Catherine. 2011. *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*. Montréal : XYZ, 416 p.
- Maingueneau, Dominique. 1993. *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*. Paris : Dunod, 196 p.
- Marino, Adrian. 1979. « Le comparatisme militant d'Etiemble ». *La Nouvelle Revue française*, vol. 315, p. 44-67.
- Mehrez, Samia. 1992. « Translation and the Postcolonial Experience: the Francophone North African text ». Dans *Rethinking Translation, Discourse, Subjectivity, Ideology*. Sous la dir. de Lawrence Venuti. New York : Routledge, p. 120-138.
- Miner, Earl. 1987. « Some Theoretical and Methodological Topics for Comparative Literature ». *Poetics Today*, vol 8, no 1, p. 123-140.
- Mossop, Brian. 1983. « The Translator as Rapporteur: A Concept for Training and Self-Improvement ». *Meta*, vol. 28, no 3, p. 244-278.
- . 2007. « The Translator's Intervention through Voice Selection ». Dans *Translation as Intervention*. Sous la dir. de Munday Jeremy. Londres : Continuum, p. 18-37.
- Moura, Jean-Marc. 2006. « Postcolonialisme et comparatisme ». *Vox Poetica*. En ligne. <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/moura.html>.
- Ost, François. 2009. *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard. Coll. « Ouvertures », 421 p.
- Pageaux, Daniel-Henri. 2005. « Littérature comparée et comparaisons ». *Vox Poetica*. En ligne. <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/pageaux.html>.
- Rabatel, Alain. 2004. « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques ». *Langages*, no 156, p. 3-17.
- Ricœur, Paul. 1996. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil. Coll. « Points essais », 424 p.
- Robin, Régine. 1993. *La Québécoise*, Montréal : Typo/XYZ, 224 p.

- . 1997. *The Wanderer*. Trad. du français par Phyllis Aronoff. Montréal : Alter Ego, 184 p.
- Sakai, Naoki. 1997. *Translation and Subjectivity, On Japan and Cultural Nationalism*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 231 p.
- Serres, Michel. 1994. *Éclaircissements. Cinq entretiens avec Bruno Latour*. Paris : Flammarion. Coll. « Champs », 299 p.
- Simon, Sherry. 1994. *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 224 p.
- . 2006. *Translating Montreal: Episodes in the Life of a Divided City*. Montréal : McGill Queens University Press, 272 p.
- . 2008. *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*. Trad. de l'anglais par Pierrot Lambert. Montréal : Fides, 346 p.
- Sniader Lanser, Susan. 1994. « Compared to What? Global Feminism, Comparatism and the Master's Tool ». Dans *Borderwork. Feminist Engagements with Comparative Literature*. Sous la dir. de Margaret Higonnet. Ithaca : Cornell University Press, p. 280-300.
- Suchet, Myriam. 2014. *L'imaginaire hétérolingue, ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*. Paris : Classiques Garnier, 349 p.
- Taivalkoski-Shilov, Kristiina. 2006. *La tierce main. Le discours rapporté dans les traductions françaises de Fielding au XVIII^e siècle*. Arras : Artois Presses Université. Coll. « Traductologie », 277 p.
- Trivedi, Harish. 2005. « Translating Culture vs. Cultural Translation ». *91st Meridian*, vol. 4, no 1 (printemps). En ligne.
<http://iwp.uiowa.edu/91st/vol4-num1/translating-culture-vs-cultural-translation>.
- Weisstein, Ulrich. 1984. « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? The Permanent Crisis of Comparative Literature ». *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 11, no 2, p. 167-192.
- Zima, Peter V. 2000. « Vergleich als Konstruktion. Genetische und Typologische Aspekte des Vergleichs und die sozial Bedingtheit der Theorie ». Dans *Vergleichende Wissenschaften: Interdisziplinarität und Interkulturalität in den Komparatistiken*. Sous la dir. de Peter V. Zima, Reinhard Kacianka, Johann Strutz. Tübingen : Gunter Narr Verlag, p. 16-27.
- Zorn, Fritz. 1979. *Mars*. Trad. de l'allemand par Gilberte Lambrichs. Paris : Gallimard. Coll. « Du monde entier », 264 p.

Notice biobibliographique

Myriam Suchet est actuellement maître de conférences à la Sorbonne Nouvelle Paris 3, où elle dirige le Centre d'études québécoises. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure (ENS) de Lyon, agrégée de lettres modernes, elle a mené un doctorat en littérature comparée et traductologie en cotutelle entre Lille 3 et Concordia University. Ce travail, paru sous le titre *L'imaginaire hétérolingue* chez Classiques Garnier en 2014, a reçu le prix de la meilleure thèse en cotutelle France-Québec 2011 et la médaille d'or du Gouverneur général du Canada. Son dernier ouvrage, *Indiscipline! Tentatives d'UniverCité à l'usage des littégraphistes, artistechniciens et autres philopraticiens*, a paru à Montréal en 2016, chez Nota Bene, dans une nouvelle collection intitulée « Indiscipline ».